

Maria Elena Alonso-Sierra

Maudite Monnaie

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Dany Mater Thelliez

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-0-9862095-1-2

© Maria Elena Alonso-Sierra

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À ma mère... ma première lectrice, mon premier critique, ma première admiratrice.



Prologue

France, mai 1993

Il était sauvé.

L'homme examina la clairière, inspectant pour la dernière fois le paysage réagencé. Les monticules de rochers et de terre qui l'entouraient tombaient irrégulièrement, criblant le sol sans schéma apparent. La nature avait étendu sa main, guérissant le bouleversement qu'elle avait causé un an auparavant en recouvrant le sol d'herbe rase, de mousse séchée, de ronces, de lavande, de thym et de la version locale de buissons d'origan. Il n'y avait aucun indice de sa recherche, passée ou présente, et le détecteur de métaux n'émettait aucun son signalant que la Nature régurgitait le coffre-fort qu'elle avait impitoyablement dévoré.

Les mains de l'homme entourèrent la barre de plastique du détecteur de métaux, se resserrant en un poing tellement féroce que ses avant-bras vibraient. Des années à planifier, à manipuler soigneusement, à rassembler des preuves, à s'assurer que nul ne puisse remonter jusqu'au marionnettiste tirant les ficelles du chaos, avaient été néantisées sans laisser de trace par la lubie d'une montagne capricieuse. Même quand la chance était restée obstinément à ses côtés, l'aidant à récupérer nombre de ses enregistrements et cassettes vidéo, il n'avait rassemblé qu'une misère de la panoplie qu'il avait eue. Si la Nature avait été une vraie femme debout devant lui, il l'aurait tuée avec délectation.

Il quadrilla encore la zone, parcourant méthodiquement des yeux encore plus de terrain, ses traits assombris par le crépuscule proche. Son travail ici était presque terminé. Après cet ultime balayage, il pouvait enfin disparaître et se remettre à comploter.

« Oh, danke Gott. »

La voix inconnue le prit au dépourvu. Il tournoya pour faire face à l'intrus, le corps rigide. Un jeune homme mince, à l'air triste et terriblement frustré, se tenait maintenant debout à quelques pas dans la clairière. L'homme regarda le promeneur se débarrasser d'un coup d'épaule de son sac à dos volumineux, saisir ses genoux en appui, et avaler plusieurs goulées fraîches d'air de la montagne, reconnaissant pour ce répit et pour sa chance.

« Pardonnez-moi, s'il vous plaît, dit le randonneur dans un français atroce. Je parcours depuis des heures cette montagne perdue et n'arrive pas à retrouver la piste. Son regard se fit plein d'espoir. Pouvez-vous m'aider ? »

L'homme opina, mais ses yeux s'étrécirent, attentifs à cet intrus, cette nouvelle menace à sa sécurité qu'il avait soigneusement planifiée. Il se mit à se fermer lentement.

Le promeneur se détendit visiblement. « Dieu merci. Je pensais que je serais forcé de camper dehors ce soir. »

La bouche et les yeux qui souriaient au promeneur refroidirent l'air ambiant. L'homme adorait les sots comme ce promeneur, des idiots aveugles qui ne soupçonnaient jamais qu'une façade normale puisse abriter la plus noire des âmes. Une telle naïveté le ravissait, ses mains le démangeaient à l'anticipation de la mise à mort. Mais pour l'instant, il fit un geste vers la gauche, en direction d'un sentier de terre à peine visible entre les arbres.

Comme prévu, le promeneur se retourna, cherchant à s'orienter. Le sourire de l'homme s'élargit. Il leva le détecteur de métaux.

Le coup à la tête fut rapide, mais non léthal. Le promeneur trébucha, pris par surprise. L'homme attendit patiemment que sa victime se rende compte du danger, que ses yeux s'élargissent face à l'horreur à venir, et qu'il tente en vain de fuir. Titubant, désorienté, le randonneur recula devant ce qu'il appréhendait maintenant comme un forcené. Souriant, l'homme souleva et frappa encore, cette fois sur le haut du

bras. Un gémissement se mua en un hurlement qui retentit par-dessus la montagne. L'homme se ferma de nouveau, étudiant plusieurs options. Avec une précision calculée, il visa la cuisse gauche du promeneur, sentit avec délectation le fémur céder avec un bruit sourd et humide. Le promeneur hurla, s'effondrant au sol en un tas gigotant. L'homme frappa de nouveau sa victime à l'abdomen. Il regarda le randonneur reculer lentement sous l'effet de la douleur. Quelle stupidité, pensa l'homme. La fuite était impossible. Ni prières, ni sanglots, ni pleurnicheries ne l'arrêteraient — ni l'avaient jamais arrêté. Il cracha des bulles de rire qu'il avait retenu, empoisonnant et souillant l'air ambiant. Il leva le détecteur de métaux et frappa encore, encore et encore, calculant les endroits les plus efficaces à atteindre, regardant sa victime avec une vacuité benoîte glaçante. A chaque coup, la chorégraphie macabre ajoutait à la joie de l'homme. Au moment où l'homme fut pleinement satisfait, l'agonie du promeneur était passée des hurlements aux supplications, et finalement à des gémissements à peine audibles, des tressaillements et des sanglots.

L'homme fit une pause, évaluant son travail. Des contusions et des hématomes décoloraient la peau apparente sur le corps du marcheur. La perfection, pensa-t-il. La perfection totale. Plus tard, en pleine nuit, il jetterait son fardeau dans un ravin au-dessous du village de Gourdon. Il gloussa. Les idiots de gendarmes qualifieraient la mort en accident de randonnée. Sa seule préoccupation était que les morts ne parlent pas et n'accusent personne.

Il enveloppa de son regard froid le marcheur. Oui, il ferait cela. Il lâcha le détecteur de métaux et s'étira, ignorant les tressaillement et les sanglots pathétiques du jeune homme à ses pieds. Il prit une profonde inspiration, savourant le parfum acre des pins mêlé à celui de la peur et des excréments humains. Oui, tout était en ordre, pensa-t-il, satisfait, en s'agenouillant près de sa victime. De ses bras puissants, il enferma la tête du marcheur dans une étreinte asphyxiante. Il caressa le visage du marcheur, saisit son menton et appliqua à sa tête une torsion féroce. Le cou céda comme un biscuit apéritif.

Insensible maintenant au tas sans vie à ses pieds, l'homme examina la clairière sous la lumière du jour qui baissait rapidement. Il porta la main à sa poche et en sortit une pièce française de dix francs de 1945 qui n'avait plus cours. Ses doigts caressèrent amoureusement le profil

de Napoléon, et il pensa que son seul regret était de n'avoir pas trouvé les pièces, son seul mot de passe. Il garderait celle-ci, la dernière, comme porte-bonheur, et il recommencerait.

Mais cela, c'était pour plus tard. Pour l'instant, il était sauvé.



Chapitre Un

Juin 1993

Gabriela Martinez arriva aux Clos dix minutes plus tard que prévu. Elle ouvrit d'une poussée la lourde porte du restaurant — un monastère du XIII^e siècle converti dix ans plus tôt en lucratif paradis gastronomique quatre étoiles — et estima que sa journée était une réplique exacte du chaos d'hier. En fait, pour être précis, aujourd'hui était le post-scriptum de la pagaille d'hier : répondeurs en panne, rendez-vous annulés et illustrations abîmées. L'élément salvateur dans son emploi du temps confus était la pièce de monnaie qu'elle avait trouvée hier au milieu de la Marbrière. Elle sourit à ce souvenir. Elle avait été contrariée, perdue au milieu de la montagne, pas du tout où elle avait voulu aller. La pièce, à moitié enfouie dans une magnifique clairière protégée par des falaises grises, une forêt d'émeraude et des ravins à pic, serait restée cachée si le soleil de l'après-midi n'avait pas rebondi sur sa surface, qui lui fit un clin d'œil. Elle avait été ravie de sa découverte, s'amusant de ce que, même perdue au milieu de nulle part, elle continuait à trouver de l'argent dans les endroits les plus insolites. Avec cette dernière trouvaille, son butin s'élèverait à environ dix dollars, à quelques centimes près.

Elle pénétra dans l'agréable fraîcheur du restaurant et se débarrassa de la chaleur accablante qui lui collait à la peau. Eh bien, elle ne pouvait rien pour son retard. C'est elle, après tout, qui avait eu l'idée d'ajouter la pièce à la collection qui ornait déjà le bracelet de son

arrière-grand-mère. Sans Michel, son bijoutier, et son amour des débats politiques, elle serait arrivée plus tôt et se serait préparée à affronter Albert aujourd'hui.

Gabriela soupira et se précipita vers la salle à manger, se demandant comment elle discuterait d'avances sexuelles importunes avec un homme qui avait été son mentor et ami pendant les trois dernières années. Elle ne pouvait vraiment pas proférer d'accusations contre Albert — pas contre l'arrogant et puissant Albert. Elle n'était même pas sûre de ne pas se méprendre. Sa logique lui disait qu'elle était idiote. Après tout, Albert n'avait-il pas Silvie à ses côtés ? Avec une maîtresse aussi absolument ravissante, pourquoi Albert s'intéresserait-il à la vieille et ordinaire Gabriela ? C'était stupide. Malgré ça, quelque chose d'ineffable piquait son inconscient, la mettant mal à l'aise en présence d'Albert. Et si ses soupçons s'avéraient, il lui faudrait une bonne dose de diplomatie pour résoudre les choses. Sinon, elle risquait de perdre un conseiller de poids et un ami.

Elle fit une pause derrière une grande décoration florale, non loin de l'entrée voûtée de la salle à manger spacieuse et élégante.

« S'il vous plaît, s'il vous plaît, faites qu'il ne soit pas là, » chuchota-t-elle, croisant les doigts.

Ses yeux noisette scrutèrent rapidement la foule des convives. Elle espérait qu'il serait en retard, lui donnant le temps voulu pour se calmer et réfléchir à son approche. Qu'Albert ait suggéré hier qu'ils se rencontrent pour déjeuner avait été providentiel, et l'opportunité qu'ils se rencontrent dans un lieu neutre avait été idéale. Il était toujours plus détendu pendant un repas, et même s'il réagissait vivement à son reproche discret, au moins serait-ce moins désagréable dans un restaurant bondé.

Elle aperçut l'impérieuse tête argentée d'Albert, dominant les autres convives. Mince ! Jean-Louis, le gérant de la galerie d'art d'Albert, était aussi à sa table. Eh bien, pensa-t-elle avec regret, c'est fichu pour le tête-à-tête. Elle devrait l'affronter sans répétition ni plan. Son estomac se souleva soudain comme si elle avait avalé une pierre. Elle savait que, quoi qu'elle fasse, la réaction d'Albert à sa franchise serait très désagréable. Les résultats pourraient être catastrophiques... pour elle.

Nonchalamment, elle marcha à grands pas vers les hommes, et Albert se leva pour reculer courtoisement sa chaise tandis qu'elle s'approchait de la table.

« Bonjour, ma belle. »

Jean-Louis lui appliqua un léger baiser sur les deux joues. Gabriela le salua affectueusement, toujours un peu désolée que le beau sexe ait perdu un aussi bel homme.

Dans le calme qui suivit la commande de leurs boissons, son regard alla d'un homme à l'autre. Une lueur de satisfaction brillait dans le regard habituellement impassible d'Albert, tandis que le visage de Jean-Louis contenait à peine son enthousiasme.

« Vous semblez être en très grande forme, messieurs, » commenta-t-elle, étudiant de près le visage suffisant d'Albert.

Albert lui serra la main, la porta à ses lèvres, et il déposa ce que Gabriela prit pour un baiser exagérément affectueux. Son sourire plissait ses yeux.

Les joues de Gabriela rosirent d'embarras.

Jean-Louis se pencha au-dessus de la table, les yeux grand ouverts, les mains jointes comme à son habitude.

« Gabriela. Vous ne devinerez jamais. »

« Ayez la gentillesse de réfréner votre enthousiasme féminin, » déclara calmement Albert en sirotant son Talisker qui venait d'arriver. « Il faut que Gabriela entende un récit objectif et sans ornement des événements. »

« Ce qui signifie en fait, » dit Jean-Louis, « qu'il veut gérer personnellement tout ce qui vous concerne vous et votre travail, même les nouvelles importantes. Sale égoïste ! » Il cligna de l'œil.

Gabriela rit, faisant apparaître ses fossettes.

« D'accord. Donc... » Elle fit à Albert un signe de tête espiègle.

« Un peu de respect, s'il te plaît. Surtout pour l'homme qui a obtenu une exposition au Club des Cercles au Casino. »

« Comme à Monte Carlo, » ajouta Jean-Louis.

Le corps de Gabriela se figea complètement.

« Vous êtes sérieux ? » murmura-t-elle.

Albert sourit, son visage se faisant sensuel.

« Absolument. Demain, je conclurai l'affaire au déjeuner. Nous nous sommes mis d'accord pour en faire une affaire informelle, durant, oh, quatre, cinq jours. Assez pour susciter l'intérêt pour vos œuvres, mais pas assez pour être lassant. Je veux que vous soyez avec moi demain quand je rencontrerai le directeur du club. »

« Vous voir en personne sera vraiment concluant, » dit Jean-Louis, agitant la tête en signe d'approbation.

Gabriela secoua la tête, tentant d'éclaircir ses pensées. Seigneur. Cela lui est arrivé vraiment ? Avec cette manifestation prestigieuse, sa réputation en Europe monterait vraiment en flèche. Elle secoua de nouveau la tête, incrédule, prudemment excitée. Dans un réflexe nerveux, sa main alla faire tourner le bracelet de son arrière-grand-mère, mais interrompit vite son mouvement. Elle avait laissé le bracelet chez le bijoutier. À la place, elle tortilla maladroitement la nappe.

Jean-Louis applaudit, amuse.

« Regardez-la, mon Dieu. Votre visage est si expressif, Gabriela. » Il se tourna vers Albert. « Je vous avais dit qu'elle serait stupéfaite. »

Les joues de Gabriela rougirent encore.

« C'est tellement incroyable. »

« Mais tellement enthousiasmant ! Pensez à tous ces gens qui connaîtront finalement vos œuvres. L'attention. Le renom. La gloire. » Jean-Louis agita un doigt dans sa direction. « Je suis jaloux. »

« Assez bavardé, » interrompit Albert. « Il faut qu'on se mette au travail, Jean-Louis. Où est Julien ? J'ai expressément demandé qu'il soit ici à midi. »

Jean-Louis travaillait depuis plus de dix ans pour cet homme autoritaire, et il sentait poindre la colère dans sa voix. Soupçonnant une explosion imminente, et toujours soucieux de les éviter, Jean-Louis se leva en vitesse.

« Je vais appeler la galerie. Je suis sûr qu'il est pris dans la circulation. »

Gabriela attendit qu'il soit hors de portée d'oreille, puis se surprit à demander, « Pourquoi, Albert ? »

« Pourquoi quoi ? »

Gabriela soutint son regard vert inquisiteur. Calme toi, se dit-elle. Garde ton sang-froid. Ton flegme. Ta logique. Oh, mon Dieu. Comment allait-t-elle traverser cela ? Elle chercha encore son bracelet absent, maudit sa négligence, et saisit son poignet pour garder sa main immobile.

« Vous avez fait des pieds et des mains ces derniers temps pour mes œuvres. Je me demandais seulement... »

Elle déglutit nerveusement. Cela ne se passait pas du tout comme elle le voulait. Elle agrippa son poignet à faire blanchir ses phalanges.

« Sincèrement, Albert, » laissa-t-elle échapper. « Vous êtes un homme d'affaires important. Les hommes de votre rang ne passent pas autant de leur temps précieux à promouvoir les illustrations d'une artiste inconnue — mentor ou pas. Je me serais attendue à ce que vous engagiez un responsable, pas à ce que vous gériez personnellement le fastidieux marketing quotidien. » Ses joues virèrent à une teinte plus foncée de rose. « J'espère seulement que ce n'est pas... Vous savez... Bon sang, » finit-elle faiblement.

Albert étudia son profil rougissant, amusé par son embarras évident. Il savait pourquoi elle avait été nerveuse ces deux derniers mois, mais comprenait aussi qu'il devait mettre un terme à ses soupçons si son plan d'en faire sa maîtresse devait réussir. Après tout, il avait précipité les choses. C'était une erreur, rare chez lui, mais il pourrait excuser son faux pas simplement grâce à son illustration. Il ne s'était pas préparé à l'afflux d'émotion, ni à l'impact que le dessin de Gabriela, d'une férocité puissante, avait eu sur lui. Il avait purement et simplement perdu le contrôle, il était allé instinctivement vers elle, plaçant dans ce baiser toute son appréciation, sa fierté, sa possessivité, et son désir pour elle.

Albert prit une gorgée de son scotch, la faisant rouler sur sa langue avant de la laisser glisser dans sa gorge comme du velours. « Cet emportement a-t-il quelque chose à voir avec mon baiser ? »

Gabriela crut que son visage allait se vaporiser sous la chaleur de ses joues. Sa main était comme un garrot sur son poignet.

« Ma belle, » sourit Albert. « Ne soyez pas aussi prude. C'était l'exaltation du moment. Vous devez admettre que votre Saint Georges m'a stupéfié. »

« Il vous a laissé sans voix, » admit-elle.

Albert gloussa. « Une première pour moi, n'est-ce pas ? »

« Tout-à-fait, » dit-elle, et elle prit une gorgée de sa boisson. Le liquide frais n'apaisa pas la sécheresse de sa gorge. « Ça ne clarifie toujours pas les choses. »

« Alors allons-y, » dit Albert, soudain sérieux. « Personne d'autre que moi ne peut mieux promouvoir vos œuvres. J'ai le bon goût, l'influence, les relations, et le privilège de vous connaître personnellement. Cela me permet d'être assez clairvoyant pour choisir les bons lieux d'exposition, des lieux où vous vous sentirez bien. À part cela, votre talent est extraordinaire, ma chère, mais vous êtes trop timorée pour assurer votre promotion. »

Gabriela renifla. « Vous parlez comme Roberto. »

« Mais à l'inverse de votre mari, je ne suis pas collé à l'écran d'ordinateur à travailler non-stop sur mon projet favori, déconnecté de tout et de tous. » Saisissant son expression, Albert changea de sujet. « Mais nous nous écartons du sujet. Vous êtes une amie, Gabriela — vous êtes désintéressée et non vénale. Qui mieux que moi peut vous rendre ce petit service, à vous qui n'abusez jamais de notre partenariat professionnel ni de notre amitié ? »

Gabriela scruta son visage à la recherche de signes de mensonges, mais n'en trouva pas. En un réflexe nerveux, elle chercha encore à tortiller son bracelet.

« Tant que c'est par amitié, » dit-elle.

« Sinon, quoi donc ? » lui dit-il benoîtement. « De plus, je vous suis redevable. »

« Albert, » Gabriela haussa les épaules. « Vous ne me devez rien. Tout le monde aurait fait de même. »

Ses yeux se teintèrent d'humour caustique. « Je n'ai vu personne se ruer pour m'aider quand j'ai glissé et me suis fêlé le crâne. Pas même Silvie. » En effet, sa maîtresse avait jeté un œil sur sa tête qui saignait à ce moment-là sur les genoux de Gabriela, avait eu un haut-le-cœur et avait vite quitté la pièce sans même demander s'il était en vie.

Il prit la main de Gabriela dans la sienne et la frotta sensuellement. « Vous avez pris la relève comme un sergent d'armes, veillant à ce que

je ne me vide pas de mon sang. Je vous dois toujours une robe de soirée, à propos. »

Oui. Il y avait eu tellement de sang sur sa robe qu'elle l'avait simplement jetée. Mais elle n'était pas du genre à réclamer. Elle pressa sa main, mettant fin au contact. Cela l'inquiétait une fois de plus.

Par habitude, elle tordit son poignet comme un chien s'ébrouant.

« Quelque chose ne va pas avec votre bras ? » demanda Albert, indiquant son poignet.

Elle sourit, embarrassée. « Mon bracelet me manque. Je l'ai déposé chez le bijoutier ce matin. »

À présent qu'elle le mentionnait, Albert n'avait pas entendu le tintement musical qui était partie intégrante de la garde-robe de Gabriela.

« Endommagé ? »

Elle se pencha en avant, les yeux brillant d'espièglerie. « Devinez quoi ? J'ai trouvé une autre pièce — à la Marbrière, pas moins. Michel la monte sur mon bracelet. Je pense qu'elle rendra bien dans la collection. »

« Dieu ! Une autre pièce ? » Albert rit devant son expression de joie. « Ça en fait combien ? »

« Quinze. Roberto m'appelle déjà Midas. »

« Peut-être devrais-je cesser d'investir dans le marché boursier et aller à la chasse au trésor avec vous, » dit Albert.

« À votre place, je ne renverrais pas maintenant mes consultants financiers. »

Le rire heureux d'Albert emplit la pièce.

« Maintenant, c'est fait. Je vous accompagne dans vos futures escapades. Les trésors sont garantis. »

Gabriela lui agita un doigt. « Ne rêvez pas, mon ami. Si je trouve un trésor, tout sera pour moi. D'ailleurs, vous n'avez pas besoin de plus d'argent. Vous nagez déjà dedans. »

Albert inclina la tête en une reconnaissance royale de la vérité, mais ses yeux débordaient de rire. « Et vous aussi, vous nagez dans l'argent. Après l'exposition, la fête du vernissage de votre dessin va sceller ça. »

Gabriela rit joyeusement. « La fête ? Ce n'est pas une fête, Albert. C'est une campagne de guerre. »

Albert secoua la tête. « Non, ma chère. Ce n'est que l'escarmouche finale pour gagner la guerre. » Il aperçut Jean-Louis. « Ah, enfin. »

Gabriela se retourna et vit Jean-Louis tirant Julien par la main, tandis qu'une Silvie pétillante faisait son entrée comme à l'accoutumée, rythmant sensuellement son approche. Comme d'habitude, sa démarche nonchalante faisait tourner les têtes et s'ouvrir les bouches.

Bruyamment, les nouveaux arrivés s'installèrent sur leurs sièges, Albert présidant royalement le chaos. Gabriela entra joyeusement dans le jeu.

À la fin d'une journée exceptionnellement animée, la petite bijouterie de Michel ferma ses portes au public. Dans la boutique, Michel donna ses dernières instructions à son petit-fils. « Et après avoir nettoyé la pièce de monnaie que Madame Martinez a apportée aujourd'hui, n'oublie pas de prendre des photos des deux faces. Souviens-toi de ce qui t'est arrivé la dernière fois. Demain, je ferai le reste. »

David acquiesça d'un air morose, taisant les milliers de pensées rebelles qui lui traversaient l'esprit. Oui, il se souvenait. En aucun cas il ne pourrait oublier. La dernière fois qu'une autre cliente favorite avait demandé à faire nettoyer ses bijoux, il y avait eu un bracelet, assez ressemblant à celui de Madame Martinez. David n'avait travaillé dans la boutique que depuis quelques semaines et n'avait pas pensé nécessaire de photographier les deux côtés de toutes les pièces qui ornaient le bracelet clinquant de Madame Bouvet. Quand son grand-père s'en était rendu compte, il avait été furieux, le giflant si fort qu'il en avait gardé des meurtrissures pendant des jours. À titre de sanction, il avait été privé de salaire pendant deux semaines et avait dû subir l'humiliation de récupérer le bracelet de Madame Bouvet. Pour couronner le tout, quand son père avait découvert l'incident, il lui avait confisqué pendant une semaine son scooter, son seul moyen de transport.

La vie était injuste.

Il ne savait toujours pas ce qu'il y avait de si important autour de ces pièces, ni pourquoi il fallait nettoyer et photographier ces satanés trucs. C'était tellement stupide. N'eût été son besoin d'un peu plus d'argent de poche en étudiant pour son BAC, il ne supporterait pas ces absurdités. Malheureusement, il n'avait pas le choix, et cette mystérieuse routine continuerait, sauf ordre contraire de son grand-père. Il ne se souciait guère de ce que devenaient ces photos après qu'il les ait postées, mais il soupçonnait que cela avait quelque chose à voir avec l'étrange visiteur d'il y a quelques mois.

Les événements passés bouillonnant toujours amèrement dans son esprit, il nettoya consciencieusement la pièce, prépara l'ancien équipement photographique, et fit des gros plans des deux faces de la petite pièce. Il renifla par dérision en enroulant la pellicule. Pourquoi le vieil homme n'achetait-t-il pas un de ces appareils photo instantanés qui encombraient de nos jours le marché ? C'était plus moderne, pratique, et cela ne lui ferait plus perdre son temps. Mais comme pour tout ce qui se rapportait à ces pièces, David savait qu'il était inutile de se plaindre.

Tandis que la nuit tombait, David s'attacha à s'acquitter de ses autres tâches aussi vite que possible. Quand il eut terminé, il plaça le rouleau photo dans une enveloppe matelassée timbrée, et ferma méticuleusement la boutique. En rentrant chez lui, il la déposa à La Poste, et il oublia. Il ne savait pas qu'une alerte se diffuserait discrètement dans le monde entier à peine deux semaines plus tard.